LES PRINCIPES DE LA PARÉMIOGRAPHIE ÉRASMIENNE

En passant du mince recueil des *Collectanea,* édité à Paris en 1500, à l'impressionnant in-folio des *Chiliades,* qui paraît à Venise huit ans plus tard, les adages latins rassemblés par Érasme n'ont pas seulement changé de nombre[1]. Ils se sont trouvés inscrits dans une théorisation nouvelle, et dans une autre mise en œuvre. Alors que, dans son premier état, cette collection reste très proche des modèles grecs de parémiographie, en se contentant de faire suivre d'une courte explication l'énoncé de l'adage, l'édition d'Alde Manuce marque un tournant du discours sur l'adage. Et ceci à un double titre car le commentaire de chaque adage s'hypertrophie, jusqu'à devenir, dans certains cas, un véritable essai dont l'énoncé proverbial qui le provoqua n'est plus qu'un titre énigmatique[2], et l'ouvrage s'ouvre désormais sur de copieux *Prolegomena* qui analysent la nature, la valeur et le mode d'emploi de la forme brève choisie comme objet de collection.

Par ce changement apparemment radical de technique il ne faut point cependant se laisser égarer. La pratique du relevé ne correspond pas toujours à la théorie qui prétend l'encadrer. Quant à l'autonomie philosophique de certains commentaires, elle ne doit pas occulter l'écrasante majorité des commentaires explicatifs qui témoigne de l'intérêt constant d'Érasme pour la lettre de l'adage[3]. Il s'agit donc, si l'on veut saisir les raisons d'être de ce monumental effort parémiographique, de conjuguer les principes explicites et les préoccupations implicites qui déterminent le choix des adages et leur mode de présentation.

Une pareille enquête sur les *Adagiorum Chiliades* d'Érasme s'inspire d'une double ambition: présenter la première réflexion approfondie sur la *paroemia* que nous possédions et, indirectement, éclairer, à travers ce

document privilégié, l'attitude humaniste à l'égard du langage et du savoir. L'acharnement d'Érasme à compléter indéfiniment ce travail et le prodigieux succès de ses *Chiliades*[4] nous prouvent, en effet, qu'autour de l'*adagium* se cristallisait, à l'orée du XVI^e^ siècle, toute une conception de la culture[5].

1 - LES CRITÈRES DE SÉLECTION DES ADAGES

1-1 La conception de la parémie dans l'antiquité

La parémiographie érasmienne ne peut se comprendre qu'en référence étroite à la pratique et à la théorie des anciens à cet égard. Et ceci pour trois raisons.

Les *Adagiorum Collectanea,* noyau initial des *Chiliades*[6], sont directement issus des parémiographes grecs[7]. Plus du quart des adages donnés par Érasme traduisent un proverbe grec, qui le plus souvent est scrupuleusement indiqué. La contre-épreuve est tout aussi probante. Que l'on prenne la liste alphabétique de Diogénien[8] au hasard (je traduis): « Les maxillaires sont les béquilles du vieillard » (78), « L'homme dans le malheur voit fuir ses amis » (79), « L'homme est un bon génie pour l'homme » (80), « S'il te manque du vin, donne lui un coup de poing » (81), « Plaine battue des vents » (82), « Si la peau du lion ne suffit pas, ajoute celle du renard » (83), « *Antipelargein* » (84) – verbe intraduisible formé sur *pelargos,* la cigogne, célèbre pour son dévouement à l'égard de ses parents devenus vieux –, les *Chiliades* nous en offrent l'équivalent latin, dans un savant désordre qui masque la fidélité à cet héritage: *Viro seni maxillae sunt baculus* (II, vi, 15), *Viri infortunati procul amici* (II, viii, 81), *Homo homini daemonium vel deus* (I, i, 69), *Si vinum postulet, pugnos illi dato* (II, vi, 5), *Venti campus* (II, v, 70), *Si leonina pellis non satis est, vulpina addenda* (III, v, 81), *Antipelargein* (I, x, 1)[9]. Cette courte séquence de parémies grecques vaut échantillon. On remarquera qu'avec une sentence pratiquement dépourvue de métaphore (79) voisinent un énoncé métaphorique complet, mais dont la pertinence est occasionnelle (80), deux syntagmes isolés susceptibles d'un emploi métaphorique, le premier comme substantif (82) et le second comme verbe (84); enfin, ce qui se rapprocherait le plus de ce que nous entendons aujourd'hui par « proverbe », c'est-à-dire un énoncé autonome, métaphorique, exprimant une observation populaire à valeur générale (78)[10].

En second lieu la pratique des auteurs anciens, chez lesquels puise largement Érasme pour enrichir sa collection, reflète, comme on pouvait s'y attendre, cette souplesse extensible de la notion de parémie. Ce qui est signalé dans un texte par un *«ut est in vetere proverbio»*, ou quelque tour analogue, varie, de la même façon, du mot à la phrase, de l'exemple à la généralité, de l'énoncé direct à la métaphore[11]. Pour ne citer que des exemples inscrits dans les *Chiliades,* je relèverai chez Cicéron une pure sentence comme *Jucundi acti labores* (On garde un bon souvenir des peines passées)[12], une expression métaphorique comme *primis labris* (du bout des lèvres)[13], une observation qui permet une comparaison hyperbolique comme la ressemblance de deux œufs[14], et ce qui, pour évoquer le proverbe français « Qui se ressemble s'assemble », nous paraîtrait a priori plus justement appelé *proverbium,* comme *Pares cum paribus facillime congregantur.*[15] Un relevé chez un auteur plus tardif comme Aulu-Gelle, qui déjà détache le proverbe de son pur emploi stylistique pour l'ériger en objet d'étude, aboutit aux mêmes conclusions : l'allusion savante comme *aurum Tolosanum* ou *equus Seianus*[16] y méritent aussi l'appellation de *proverbium,* alors que de ce que nous appelons « proverbe » elle ne possède certainement pas la simplicité « populaire ».[17]

A la définition qui se dégage de ces pratiques s'ajoute enfin la théorie rhétorique. Érasme a lu Aristote et Quintilien, les rhéteurs grecs et les grammairiens latins[18]. Il s'appuie explicitement, au début des *Prolegomena,* sur les définitions que certains de ces auteurs proposent de la parémie pour élaborer la sienne. Sans entrer dans le détail des citations qui, dit-il, « chantent à peu près toutes la même chanson », il conclut que les Latins semblent demander à toute parémie « une sorte de voile » (*aliquod involucrum*) et « un aspect gnomique » (*sententiale quiddam*), et les Grecs, pareillement, « ou bien une sentence (*sententiam*) applicable à la conduite de la vie, ou bien le voile de la métaphore (*metaphorae tectorium*), certains conjugant les deux exigences »[19]. Mais dans la multitude de ces définitions, « il ne s'en trouve aucune qui embrasse la vertu et la nature du proverbe (*vim et naturam proverbii*) sans redondance et sans affaiblissement. »

1-2 Quid sit paroemia

En confrontant pratique et théories antiques de la parémie, Érasme, en effet, était à même de constater « que beaucoup d'expressions citées comme proverbes (*proverbii nomine*) ne se cachent sous aucune métaphore,

et que réciproquement un nombre non négligeable d'entre elles n'ont rien à voir avec la conduite de la vie.»[20] Pour résoudre cette contradiction, il choisit de suivre les traditions convergentes de la parémiographie et de l'usage littéraire anciens qui consacrent l'ouverture de la forme proverbiale, qualité essentielle pour qui vise son réemploi et se soucie secondairement de son intérêt gnomique[21]. Force était alors d'élargir les définitions antiques de la parémie, en évacuant, en particulier, le critère éthique. D'où cette *paroemiae finitio* qui entend donner le genre, l'espèce et le propre de l'adage qu'Érasme collectionne[22]: «*Paroemia est celebre dictum, scita quapiam novitate insigne*».

Bien qu'Érasme réfère *dictum* au genre et *celebre* à l'espèce, les termes font couple, et l'expression, qui se situe aussi bien du côté de la manière de dire bien attestée que du bon mot célèbre, couvre heureusement l'amplitude de l'adage érasmien. Du tour familier comme «Faire des pieds et des mains» (*manibus pedibusque,* I, iv, 15) aux préceptes de Pythagore[23] la distance paraît irréductible. Et pourtant c'est elle qui, très exactement, délimite le champ de cette collection qui, sans se confondre avec un dictionnaire ni basculer vers le recueil d'apophtegmes[24], associe ces deux modalités de l'adage sous le dénominateur commun de l'oralité et de l'usage attesté.

Or la mise en œuvre de ce double critère est éminemment délicate, puisque de l'usage oral des anciens l'humaniste ne pouvait, par définition, rien percevoir. Comme Érasme ne se contentait pas de relever les expressions accompagnées d'un *ut dicitur*[25], ou précisément consignées comme parole d'un personnage, et qu'il ne s'appuie que très marginalement sur des caractéristiques formelles comme l'allitération[26], il lui fallait sélectionner les «adages» en fonction d'une origine qui impliquât nécessairement le passage par le dit et qui supposât de surcroît une certaine notoriété. D'où la place considérable faite à Plaute et à Térence, qui pourtant accompagnent bien rarement d'un signe quelconque de citation proverbiale les expressions métaphoriques ou les vers sentencieux qui se retrouvent dans la collection érasmienne[27]. Mais la source théâtrale garantit leur usage oral et leur audience. De même, puisque la poésie archaïque était récitée, on peut emprunter sans retenue à Homère[28], à Pindare[29], à Sapho. L'oracle, les dits des sages, l'apophtegme défini comme «réponse brève et pleine d'esprit» (*scite breviterque responsum*), enfin «la répartie incontrôlée» (*verbum temere dictum*) du type «Hippoclide s'en moque»[30], qui décrivent toute l'échelle du «dit célèbre» ajoutent à l'authenticité de leur origine orale l'avantage d'avoir déjà été isolés par la tradition[31].

Donc «l'adage est une parole connue»[32]. On remarquera que, pour

les catégories que nous venons de citer, la connotation de célébrité corrige, jusqu'à la recouvrir, la signification première de *celebre* qu'Érasme glose en *vulgo jactatum.* Et ceci de deux façons : parce que notre parémiographe infère de la notoriété à l'usage dans la conversation courante (*veniunt igitur in vulgi sermonem...*), qu'en dernière analyse rien ne certifie ; et parce que cette gloire de l'origine anoblit l'expression, se fût-elle effectivement galvaudée par la suite. Car il ne faudrait pas commettre de contresens sur cette exigence de « vulgarité ». L'adage est précisément pour Érasme, comme le prouve la deuxième partie de sa définition, un des moyens les plus sûrs d'éviter le langage trivial.

Deinde scitum ut aliqua ceu nota discernatur a sermone communi. *Scitum* constitue donc le deuxième critère qui restreint immédiatement le champ que « *celebre* » avait ouvert. Car *scitus,* qui renvoie à *scio,* implique un savoir et un savoir-faire, ou plutôt un savoir-dire, apanage d'une élite. La lettre à Lord Mountjoy soulignait déjà avec insistance cette fonction discriminative de l'adage qui permet, justement, de ne pas s'exprimer comme tout le monde. Ainsi, Pline l'Ancien, qui voulait que le style de son introduction « parût aussi éloigné que possible de la veine populaire (*ut ea quam minime triviali vena scripta videatur*) », l'a-t-il « farcie d'adages des pieds à la tête ». De même les grands humanistes, Pic de la Mirandole, Ange Politien « qui avaient un même souci de se tenir aussi loin que possible du langage du peuple c'est-à-dire grossier (*a vulgi hoc est sordido sermone*) » ont émaillé leur prose « d'adages anciens et de figures analogues qui ont quelque parenté avec ce genre ».[33] L'activité parémiologique d'Érasme est donc, dès l'origine, soutenue par ce désir ambivalent de saisir des fragments du langage populaire pour mieux se démarquer de ce même langage. Les *Prolegomena* résolvent cette contradiction, ou tout au moins la déplacent, en introduisant une coupure, non plus entre le langage du peuple et celui des doctes, mais à l'intérieur même du premier. L'adage n'est plus, dans cette nouvelle perspective, une expression populaire transfuge qui ne pourrait alors manquer de contaminer le style relevé, mais un élément qui déjà se distingue du parler vulgaire par une marque (*nota*) et qui, pour être *scitum,* appartient en quelque sorte de droit aux *scientes.* D'où la nécessité implicite que l'adage soit grec ou latin, puisque Érasme n'a inscrit dans son catalogue que les expressions « qui se recommandaient à la fois par leur ancienneté (*antiquitate*) et leur degré de culture (*eruditione*). C'est en effet ce que nous entendons par *scitum*[34].

« L'adage est une parole connue qui se distingue par quelque originalité spirituellement savante »[35]. On voit comment la deuxième partie de

la définition oriente de façon décisive l'adage du côté de la culture savante impliquée par *scita* et du côté de l'ornement stylistique, car pour s'accorder à l'*antiquitas* des sources, cette *novitas* impérativement requise ne peut renvoyer qu'à ce renouvellement du dire que permettent les figures. D'un contenu moral il n'est plus question.

1-3 Exclusions et tolérances

Si pareille grille ne retient pas un énoncé qui ne se signalerait que par sa valeur gnomique, elle accepte par contre toute façon de dire ancienne, et « connue », pour peu qu'elle fasse un détour[36]. Les *Prolegomena* déduisent ces conséquences avec une rigueur et une hiérarchisation que la collection elle-même n'entérine pas exactement.

L'exclusion de la *sententia* est, théoriquement, radicale : une sentence qui n'est que sentence n'est pas un adage. « L'avare manque autant de ce qu'il a que de ce qu'il n'a pas » (*Avaro tam deest quod habet quam quod non habet*) sera, à ce titre, exclu des *Chiliades* (bien que paradoxe et antithèse lui confèrent une certaine « *novitas* »), mais l'on y rencontre, pour signifier la même idée[37], *Tantali poenae* (II, vi, 14), à la fois métaphore et allusion savante. Métaphore et non comparaison, car cette dernière figure est trop explicite pour servir d'ornement au discours, et condamne une sentence comme « L'envie, comme le feu, gagne ce qui est au-dessus d'elle » (*Quemadmodum livor velut ignis alta petit*)[38]. Par contre *In vino veritas* ou *Ne puero gladium* sont donnés comme exemples de sentences qui sont également des adages. Il est aisé de voir que métaphore et ellipse s'y conjuguent pour leur conférer cette obscurité minimale sans laquelle, pour Érasme, il n'est point d'adage[39]. On ne trouvera donc, dans les *Chiliades,* ni *Omnia vincit amor* ni *Non omnia possumus omnes* ou *Quot homines tot sententiae...*[40]. Mais on y relèvera, à vrai dire, des énoncés bien proches de la sentence[41].

La correction de la théorie par la pratique se fait en sens inverse pour les *figurae proverbiales* du type « avoir bon vent » (*secundis navigare ventis*), « au cordeau » (*ad amussim*) etc..., pures expressions métaphoriques dont on ne peut même pas supposer qu'elles seraient le résidu de quelque adage plus développé. Érasme en énumère diverses sortes à l'avant-dernier chapitre des *Prolegomena*[42]. Mais l'importance de la « figure proberbiale » dépasse largement, dans la pratique du parémiographe comme dans celle de l'écrivain, le statut d'extension tolérable que laisserait supposer cette présentation quasi en appendice. Deux « adages » sur trois dans les

Collectanea, près de quatre sur cinq dans les *Chiliades* relèvent de cette dernière catégorie, parfois réduits à un mot comme *Achilles* pour désigner l'audace ou *musca* l'obstination du parasite[43]. Enfin l'écriture érasmienne regorge de ces expressions imagées, fondues dans le discours au point que, sans une bonne connaissance des *Chiliades,* on ne songerait point aujourd'hui à les entendre comme citations d'une autre culture[44].

Cette obscurité que l'adage doit à son caractère elliptique et/ou métaphorique demande une explication littérale; en outre le *scitum* doit en être dégagé, et la valeur d'*ornatus* démontrée, si possible, par des exemples. A ces exigences répondent les commentaires qui développent « l'utilité » de chaque adage, mais son utilité sur le plan du langage et du savoir, non de la conduite morale.

2 - LA MISE EN ŒUVRE DES ADAGES

2-1 L'adage et son commentaire

La présence du commentaire dans un recueil de proverbes n'est pas une initiative d'Érasme. Ainsi procédaient Zénobius et Diogénien. Et Polydore Virgile, qui les a certainement lus lui aussi, publie à Venise, en 1498, un *Proverbiorum libellus,* fort proche des *Collectanea*[45], où chaque adage est accompagné de l'indication de sa « source », disons de sa première occurrence dans la littérature classique, et de son explication littérale[46]. Il ne s'agit que d'éviter un emploi de l'adage à contre-sens. Mais les *Chiliades* répondent à toute autre ambition.

Si l'on interroge, en effet, cette révolution méthodologique qu'introduit dans la parémiographie la brusque ampleur du commentaire à partir de 1508, on voit fonctionner une nouvelle relation du langage et de la culture. Alors que Polydore Virgile, et plus nettement encore Philippe Béroalde dans son *Oratio Proverbiorum*[47], posent l'adage comme riche d'une *sagesse* qu'il faut dévoiler, voire développer[48], Érasme, à part quelques brillantes exceptions[49], ne se sert du commentaire que pour déployer le *savoir* polyvalent que l'adage cristallise.

Un savoir, en premier lieu, lexicographique. La proportion grandissante des adages d'un mot, fréquemment grec comme *φαινοπροσωπεῖν* (V, i, 53) pour « faire contre mauvaise fortune bon cœur » ou *Callipygos* (IV, vii, 15), pudiquement glosé en « eleganti forma praeditus », transforme les *Chiliades*

en dictionnaire de mots rares, qui répond à une double fonction : aider à la compréhension de certains textes difficiles et permettre à chacun d'introduire dans son propre discours ces mêmes difficultés, promues au rang d'ornement pourvu qu'elles révèlent leur sens à quelques initiés (les lecteurs des *Chiliades*), tout en restant impénétrables aux *mediocriter eruditi.*[50]

Mais de ces expressions ésotériques le commentaire ne se contente pas de livrer platement la signification : il s'applique à replacer chacune dans son contexte culturel, historique, scientifique ou littéraire. Le savoir lexicographique est ainsi indissociable, dans les *Chiliades,* d'un savoir encyclopédique. L'adage devient la clef d'un morceau de la culture humaniste que la collection recompose en une mosaïque mystérieuse. Et, réciproquement, l'information livrée pour éclairer tel adage le charge durablement d'une richesse de références savantes dont il apparaît ensuite, dans le discours, comme le déclencheur mnémotechnique. *Risus Sardonius* (III, v, 1) nous introduit ainsi dans un passionnant labyrinthe d'explications ethnologiques, botaniques et zoologiques. Pourquoi, en effet, dire « d'un rire forcé, ou amer, ou hystérique » qu'il est « sardonique » ? Les *Collectanea* (II) se contentaient de suggérer que celui qui mangeait imprudemment une renoncule (*sardonia herba*) ou se faisait mordre par une tarentule (fréquente en Sardaigne), mourait avec un affreux rictus. Les *Chiliades* étoffent ces hypothèses de références à Solin, Servius, Strabon... et nous donnent sur les coutumes des Sardes qui sacrifiaient en riant les gens âgés de soixante-dix ans, ou se laissaient enterrer vifs en riant, les aperçus les plus étranges. L'explication médicale d'Aristote, pour qui la chaleur provoquée par une blessure à la poitrine déclenche le rire, voisine avec les *exempla* du peintre Zeuxis mourant de rire à la vue d'une vieille femme qu'il venait de peindre, et du sage Chrysippe trépassant de même au spectacle d'un âne mangeant des figues ; et sur quatre colonnes défilent agonies grimaçantes et hilares qui expliquent ou illustrent le paradoxe du rire sardonique. On voit comment le commentaire, pour foisonnant qu'il soit, s'attache à *la lettre* de l'adage, et comment cette progression dans une enquête multiple dont elle reste le fil conducteur ne s'apparente nullement à une digression.

De fait il existe entre l'adage et son commentaire une similitude étroite. Non pas simplement au sens rhétorique où le commentaire, en débutant toujours par l'application possible de la métaphore (« se dit de »..., « convient à... »), reconstitue avec elle une *Parabola.* De façon plus essentielle le discours encyclopédique, qui gonfle d'année en année les *Chiliades,* est à l'image du syntagme qui l'engendre, comme lui *scitus* et

insignis, se rattachant, dans le registre du savoir, à cette *docta eruditio* à laquelle l'adage, dans le registre de l'*elocutio,* répond par la *docta varietas.*

2-2 Le classement des adages

Docta eruditio et *docta varietas* définissent le genre de la miscellanée, si tant est que l'on puisse parler d'un genre pour un discours qui se donne le désordre comme loi, dans sa genèse comme dans sa présentation. Le modèle en était, à la Renaissance, les *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle, dont la préface pourrait s'appliquer à la parémiographie érasmienne :

> « Nous avons suivi l'ordre du hasard, celui de nos notes de lecture. Selon que j'avais eu en mains un livre grec ou latin, ou que j'avais entendu un propos digne de mémoire, je notais ce qu'il me plaisait, de quelque sorte que ce fût, indistinctement et sans ordre, et je le mettais de côté (...) On a donc conservé, dans les présents essais, la *variété* qu'il y avait dans les notes primitives que nous avions rédigées sans ordre, sans composition, de lectures et de savoirs divers »[51].

Érasme présente, lui aussi, son travail de collectionneur comme une démarche libre, qui n'obéit qu'au hasard et au plaisir :

> « Laissant de côté les traités qui demandent plus d'étude, je me suis promené pour une recherche d'un genre plus plaisant parmi les jardins si *variés* des auteurs, et j'ai cueilli au passage comme des fleurettes de toute espèce (...) les adages les plus remarquables »[52].

Cette obsession de la *varietas* s'affirme surtout dans la mise en forme du recueil. Non seulement Érasme se refuse à suivre, comme les parémiographes grecs, l'ordre alphabétique, mais il rejette avec obstination un ordre thématique[53]. Ce n'est qu'en 1599, soixante-trois ans après sa mort, que l'on verra apparaître une refonte des *Chiliades* « *juxta locos communes digestae* » où les lieux communs eux-mêmes s'ordonnent alphabétiquement : *Aberrandi, Absurdo, Adulatio* etc., symptôme, me semble-t-il, d'un changement d'*épistémè.* Les *Chiliades* cultivent, au contraire, le désordre. De cette application nous trouvons, vers la huitième centurie de la deuxième chiliade, une preuve éclatante : on y voit se succéder les adages *Votum munificum, Utinam domi sim, Ultro deus subjicit bona, Ventres, Ulysseum commentum...*[54] Quand on constate ensuite que s'amorce, presque sans rupture, une série de proverbes commençant par T, puis par S..., il est

difficile de ne pas en conclure qu'Érasme classait, dans sa collecte, ses adages par ordre alphabétique et que, pour continuer à respecter l'épuisante exigence de la *varietas* (rien de moins aisé que de créer l'effet de désordre), il a, dans un moment de moindre ou d'astucieuse inspiration, recopié ses fiches à l'envers.

Si Érasme voulait à tout prix restituer au niveau de la lecture de son recueil cette promenade littéraire d'autant plus fructueuse qu'elle est moins concertée, il ne pouvait que répugner à des tables qui en auraient balisé trop clairement le parcours. L'index alphabétique était nécessaire pour que les *Chiliades* jouent leur rôle essentiel de dictionnaire d'un langage secret; mais la *varietas* pouvait reprendre ses droits dans cet *Index juxta locos* qu'Érasme établit lui-même «en guise d'ordre» (*ordinis vice*) «si l'on veut parler d'ordre à leur propos» ajoute-t-il aussitôt. Dans cet index où les *sententiae* – le mot désignant ici probablement le signifié – sont rangées *juxta congruentiam ac pugnantiam,* le principe de classement reste en définitive obscur. Certes on voit bien le passage de *Divitiae* à *Paupertas,* puis à *Munerum corruptela.* Mais pourquoi inscrire ensuite *Forma deformitas* (Beauté laideur), puis *Taedium ex iteratione* (le dégoût engendré par la répétition)? On pourrait s'amuser à piéger les aveux de ces enchaînements et de ces hiérarchies. Mais si l'on se contente d'y chercher le choix conscient d'une esthétique, on sera frappé par son évidente inutilité pratique. La preuve en est que cet index *juxta locos* est doublé à son tour par un petit index qui en reclasse les diverses rubriques suivant l'ordre alphabétique... Cet *Index juxta locos,* qui s'étend sur quatre-vingt-seize colonnes d'in-folio, reprend donc les quatre milliers d'adages des *Chiliades* à d'autres fins que l'établissement d'un dictionnaire de thème(s): Érasme, en fait, le destinait à une lecture continue[55]. D'où la nécessité d'un nouveau désordre, pour que le passage, souvent abrupt, d'une rubrique à l'autre réveillât l'intérêt et corrigeât ce dégoût que toute répétition risque d'engendrer. Car les adages qui se succèdent sous un même titre ont tous, par définition, à peu près le même sens. Quelle est donc la justification esthétique de ce regroupement, dont l'intérêt pratique n'est pas immédiatement perceptible?

2-3 De la varietas à la variatio

Quand on lit sous *Inanis opera* (l'effort inutile) cent quarante-deux adages tels *Asinum tondes, Calvum vellis, Danaidum dolium, Penelopes telam retexere* etc., on ne peut nier que le plaisir soit ici directement lié à

la profusion, et que l'adage ait pour fonction d'alimenter « la richesse d'expression », comme le confirme le chapitre XVII du *De copia verborum* intitulé *Variandi ratio per allegoriam* (la variation par la métaphore), où figurent *proverbia* et *sententiae proverbiales*. Et de fait la *variatio* transpose au niveau de l'écriture l'idéal esthétique que la *varietas* déploie dans son organisation de la culture. Or les adages relevés par Érasme ne sont pas seulement aptes à renouveler une écriture en émigrant vers d'autres discours[56]. Ils suscitent, à l'intérieur même des *Chiliades,* le jeu rhétorique de la *variatio.*

Et ceci de trois façons. Ils sont tout d'abord l'occasion pour Érasme de donner les textes qui offrent une occurrence de l'adage ou qui permettent de l'expliquer. La collection de proverbes anciens engendre ainsi une anthologie de citations qui démontre par l'exemple l'infinie possibilité de dire (un peu) autrement la même chose[57]. De plus, le commentaire indique assez fréquemment des équivalents de l'adage initial[58]. Enfin l'*Index juxta locos* semble bien avoir pour fonction essentielle de dégager des *Chiliades* ce qui intéresse la *variatio.* C'est à ce titre qu'il accepte, et peut-être exige, une lecture continue, seule capable de faire entendre, sur un thème donné, tous les registres de la variation, de l'ellipse à la sentence, de la métaphore pittoresque à l'allusion érudite[59].

De cette *variatio* fictive qu'Érasme organise par le seul rapprochement des textes et des expressions, le lecteur est invité à tirer autant de fruit que de plaisir : l'*ars variandi,* sans lequel il ne saurait y avoir, pour l'humaniste, d'écriture latine moderne susceptible de rivaliser avec l'antiquité, se trouve, en effet, par cette compilation et son mode original de présentation à la fois stimulé et nourri. Car non seulement les *Chiliades* sont une inépuisable réserve d'expressions – Érasme dit « le garde-manger » (*penus*) – mais de l'adage lui-même on peut varier l'usage. Le chapitre XII des *Prolegomena,* qui s'intitule *Varius proverbiorum usus,* invite à deux types de variation : conserver la forme en lui donnant un autre sens, par extension métaphorique ou par antiphrase[60] ; modifier la forme, en changeant un mot ou en la tronquant[61]. Nouveau paradoxe qui d'un énoncé que sa lettre même protégea de l'usure des siècles[62] entend jouer à sa guise jusqu'à la limite du méconnaissable.

La parémiographie érasmienne s'avère donc riche en surprises et en contradictions fécondes. Populaires à condition d'être savants, fixes à condition d'être variables, ces adages n'ont avec nos proverbes qu'une mince coïncidence. Et ce qui les distingue mesure en fait la distance entre

deux cultures. La culture contemporaine marginalise doublement le proverbe, en limitant sa définition à l'expression populaire et en le réservant – par là-même – à l'étude objective: elle n'autorise plus, à son propos, la confusion du langage et du savoir. Pour l'humaniste, au contraire, les adages anciens – là est bien sûr la clef de l'affaire – offrent un accès privilégié à la fois au bon savoir, puisqu'il n'est d'autre culture, alors, que la connaissance de leur immense contexte, et au beau langage, puisqu'il n'est d'autre idéal linguistique que la liberté novatrice de réemployer un vocabulaire à jamais clos. D'où cette miscellanée monumentale qui se refuse à figer dans quelque ordre que ce soit ces syntagmes vivants et mouvants, et s'efforce de restituer la charge de *scitum* dont ils sont porteurs. Son désordre, qui favorise une lecture par longues séquences, crée un nouveau «jardin», où s'offrent les fleurs d'un langage et d'un savoir cueillies lors de semblables parcours; enchaînement d'*excerpta* destiné à être rompu par un nouveau butinage qui en rétrécisse momentanément le champ, mais qui puisse, et qui doive, se redéployer dans une inépuisable *duplici copia*.

Claudie BALAVOINE
Université de Poitiers

NOTES

1. Passant de 818 à 3260 pour atteindre 4251 en 1536. L'édition de référence de ce dernier état est celle de J. Leclerc, *Opera omnia Erasmi Roterdami,* Leyde, t. II, 1704. (Par les néologismes de « parémiographie », « parémiographique », j'oppose la pratique de la collection à la réflexion théorique de la parémiologie).

2. Margaret Mann Phillips, *The Adages of Erasmus,* Cambridge, Univ. Press, 1964, traduit seize de ces « grands adages », dont plusieurs furent édités séparément au XVIe siècle.

3. Cf. déjà la lettre à Lord Mountjoy de 1500, traduite par Marie Delcourt, *Correspondance d'Érasme,* Bruxelles, 1967, t. I, p. 266 sqq.

4. 137 éditions datées pour le XVIe siècle.

5. Sur Polydore Virgile et Philippe Béroalde voir notes 45 et 47.

6. J'ai traité des *Collectanea* dans « Formes brèves », no spécial de *La Licorne,* public. de l'Univ. de Poitiers, 1979/3.

7. Zénobius (ou Zénodote) est édité à Florence en 1487, à Venise et chez Alde Manuce, en 1505.

8. Érasme dit l'avoir lu en manuscrit.

9. Cf. E. L. A. Leutsch & F. C. Schneidewin, *Paroemiographi graeci,* Göttingen, 1839, 1e centurie.

10. La proportion de ces « vrais proverbes » est cependant plus faible dans les *Chiliades.*

11. Sur le proverbe latin voir l'article de Ch. Guiraud dans ce volume.

12. Cic. *De fin.* 2, 32, 105 ; *Chiliades* II, iii, 43.

13. Cic. *De Nat. deor.,* 1, 8, 20 ; *Chil., summis labris,* I, ix, 93.

14. Cic. *Acad. pr.* 2, 18, 57 ; *Chil., Non tam ovum ovo simile* I, v, 10.

15. Cic. *De sen.* 3, 7, cité par Quintilien, 5, 11, 41 ; *Chil.* I, ii, 20.

16. *Nuits Attiques* 3, 9. Le cheval de Seius provoqua la mort de ses propriétaires successifs et l'or de Toulouse celle des Romains qui s'en étaient emparés. Cf. *Chil.* I, x, 97 et 98.

17. Ce chapitre d'Aulu-Gelle me paraît le texte déclencheur de l'entreprise érasmienne, à la fois garant de l'intérêt du proverbe, modèle de commentaire et suggestion d'une miscellanée (cf. *infra,* 2-2).

18. Aristote, *Opera...,* Venise, 1495-1498 ; Quintilien, *Institutiones oratoriae...,* Rome 1470 ; Diomède, *Ars grammatica,* Venise (1476).

19. Sur ces définitions, voir l'article d'A. M. Ieraci-Bio dans ce volume.

20. Il ajoute cependant que les meilleures parémies allient « l'utilité de la sentence au charme de la métaphore » mais qu'il ne faut point confondre « faire l'éloge d'une parémie (...) et définir le genre auquel elle appartient ».

21. Sur l'adage comme *ornatus,* cf. mon article de *La Licorne,* p. 166.

22. Il précise, en effet, que la définition qu'il propose est « adaptée à (son) projet » (*ad nostrum hoc institutum accommodata*).

23. Les *Chiliades* s'ouvrent sur les préceptes de Pythagore, le premier adage étant *Amicorum communia omnia.*

24. Érasme éditera séparément un recueil d'apophtegmes à Bâle en 1531. Sur un usage des *Chiliades* comme dictionnaire cf. *infra* 2-1.

25. A juste titre, car l'expression peut simplement servir à atténuer une métaphore trop hardie, cf. Cic. *De Or.* 3, 165.

26. Cf. *Proleg.* XIII, *De figuris proverbialibus.*

27. On lit dans les *Collectanea* sous *Irritare crabrones* (LIV) : « Personne ne mettra en doute, je pense, que chaque sentence (*sententia*) de Plaute doive également être appelée proverbe (*proverbium*). Le charme de ce poète est si grand que chacune de ses formules peut être adoptée par les gens cultivés (*doctis*) ».

28. Sur la proverbialisation des expressions homériques on a le témoignage de Macrobe (*Saturnales,* V, 16) cité par Érasme.

29. A qui l'on doit en particulier « regimber contre l'aiguillon » *πρὸς κέντρα λακτίζειν Contra stimulum calces,* (I, iii, 46) exemple de tous les rhéteurs.

30. Réponse qu'aurait faite un certain Hippoclide au père de sa fiancée qui lui refusa sa fille parce qu'il dansait avec trop d'indécence (I, x, 12).

31. La difficulté était précisément de repérer le syntagme « proverbial », les anciens se plaisant à le fondre dans le discours. Sur ce problème et les critères d'une parémiologie latine, voir l'introduction de A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer,* Leipzig 1890, fac-similé New York 1971.

32. *Paroemia, proverbium* et *adagium* sont synonymes pour Érasme, comme le prouvent les titres successifs de la collection et la présence, dans un même commentaire, de ces diverses appellations.

33. Lettre à Mountjoy, *éd. cit.,* p. 266 et 268.

34. Charles de Bovelles corrobore cette définition en opposant aux *Chiliades* ses *Proverbiorum libri tres* (1531) où il a rassemblé des proverbes contemporains et vulgaires qu'il traduit en latin (Ex.: *ne catum expergefac dormientem*).

35. Sur l'importance de cette connotation de « spirituel » voir le chapitre *Festivitas* de mon *art. cit.*

36: Telle n'est point cependant la valeur étymologique d'*adagium* pour Érasme, qui le glose en *circumagium* (*auctore Varrone*), « parce qu'il passe de bouche en bouche » (*Proleg.* II).

37. Sur le rapport entre ces deux expressions voir le *De duplici copia verborum ac rerum* in *Opera omnia, ed. cit.,* t. I, 90 E.

38. Lettre à Mountjoy, *éd. cit.,* p. 270. Sur la différence entre métaphore et comparaison (*tralatio* et *similitudo*) cf. Quintilien 8, 6, 8. Érasme publie un recueil de comparaisons, ou *Parabolae,* en 1514 (éd. J. C. Margolin, Amsterdam, 1975).

39. Cf. le chapitre *Obscuritas* de mon *art. cit.*

40. Lettre à Mountjoy, *éd. cit.,* p. 269.

41. Comme *Amicus est alter ipse* (I, i, 2), *Mores hominum regioni respondent* (IV, iii, 25)... Néanmoins certaines sentences des *Collectanea* comme *Quando id fieri non potest quod vis, id velis quod possis* (CCLXXXIII) ne se retrouvent pas dans les *Chiliades.*

42. *Proleg.* XIII, où il les classe suivant le domaine auquel est empruntée la métaphore.

43. I, vii, 41 et IV, vii, 43. Toute métaphore est donc susceptible d'être considérée comme un adage pour peu qu'elle soit « connue ».

44. Elles ne sont qu'exceptionnellement signalées par les éditions modernes. On pourra juger de leur étonnante fréquence d'après la traduction commentée des textes théoriques d'Érasme sur les adages que je prépare actuellement.

45. Érasme prétend n'avoir connu que l'édition du 6 novembre 1500, alors que les *Collectanea* paraissent le 15 juin de la même année.

46. Il ajoute, en 1519, une série d'adages sacrés.

47. Publiée à Bologne en 1499. Cf. Maria Cytowska, « Érasme et Beroaldo », *Eos,* 1977, p. 265-271.

48. Sur *Homo bulla,* Béroalde écrit une dissertation de dix pages.

49. Guillaume Budé lui reprocha ces digressions « sur le terrain des philosophes et des théologiens », qui sont malheureusement aujourd'hui le seul angle sous lequel on aborde des *Chiliades.*

50. Cf. *Proleg.* VIII, *Ad ornatum conducere paroemiam* et IX, *Ad intellegendos auctores.*

51. Traduction de René Marache, « Les Belles Lettres », Paris, 1967. C'est moi qui souligne.

52. On remarquera le souci d'inscrire la *varietas* dans le butinage. C'est moi qui souligne.

53. Il veut en effet se réserver la possibilité de grossir indéfiniment sa collection sans en modifier la structure.

54. II, viii, 74 sqq., qu'Érasme glose successivement ainsi: « Quand quelqu'un nourrit dans son cœur des espérances grandioses et qu'il est déjà riche en rêve »; « Se dit quand on souhaite sortir des malheurs où l'on est plongé »; « Chaque fois que les choses tournent bien sans que nous ayons fait le moindre effort, comme si un dieu s'en était mêlé »; « Ainsi désignait-on les gens voraces »; « Les idées d'Ulysse étaient qualifiées de rusées, astucieuses et habiles ».

55. On ne voit pas pourquoi sinon Érasme n'aurait pas suivi l'ordre alphabétique des rubriques, ce que fera l'édition citée de 1599.

56. Cf. *De duplici copia verborum ac rerum, éd. cit.,* 18 F.

57, Toutes les citations des poètes grecs sont traduites en vers latins, preuve de l'importance pour Érasme de cette « anthologie ».

58. Ils sont répertoriés dans l'index alphabétique.

59. Cf. en particulier *Inanis opera,* col. 30 sq. et *Contemptus* 41.

60. Comme « tonneau percé » (*pertusum dolium*), qui peut se dire d'un oublieux, d'un avare,

d'un prodigue, d'un écervelé, d'un ingrat... ou «Ecoute-moi cet oracle» (*Audi e tripode dicta*) pour parler d'un menteur.

61. A partir de *Ne Hercules quidem adversus duos* on fera, par ex., *Et tu unus contra duos Hercules* etc., et on peut se contenter de faire allusion d'un mot à un proverbe.

62. Cf. Aristote, cité par Synésius, cité par Érasme, *Proleg.* VI.